

Le couperet
Ou la loi du plus fort
Belgique / France / Espagne 2005, 122 minutes

Philippe Jean Poirier

Number 245, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poirier, P. J. (2006). Review of [Le couperet : ou la loi du plus fort / Belgique / France / Espagne 2005, 122 minutes]. *Séquences*, (245), 38–38.

LE COUPERET

Ou la loi du plus fort

Le nouveau film de Costa-Gavras n'est pas incendiaire comme *Amen*, ou révolutionnaire comme *Z*, mais le cinéaste demeure honnête envers lui-même, à sa longue démarche, et envers le roman qu'il a choisi d'adapter: Le Couperet de Donald E. Westlake.

PHILIPPE JEAN POIRIER

La force de ce film repose en grande partie sur le jeu de José Garcia. Cet acteur français d'origine arabe, que l'on avait surtout vu jouer la comédie (*Rire et châtiement, La Vérité si je mens I et II*), parvient à nous faire croire à un personnage narcissique et détestable à souhait en explorant un registre plus dramatique. Du coup, il nous permet d'accepter une prémisse pour la moins radicale... Bruno Davert est un ingénieur en chimie du papier qui a été mis au chômage à la suite d'une « délocalisation » de personnel; déterminé à retrouver un emploi, il décide de supprimer (littéralement, par le meurtre) cinq ingénieurs au chômage qui constituent pour lui une concurrence directe.



« Mon erreur a été de croire que ce serait toujours aussi facile que la première fois... »

La première scène nous plonge au cœur du drame, alors que l'homme nous confie ses réflexions après un troisième meurtre plutôt erratique: « Mon erreur a été de croire que ce serait toujours aussi facile que la première fois... » On veut en savoir plus, et on est bien servi: le personnage principal nous entretiendra de sa démarche tout au long du film, par une narration hors champ bien dosée. Le discours sombre cependant dans la redite au bout d'un certain temps. Et il y a de la redondance à montrer cinq meurtres plus ou moins similaires, un à la suite de l'autre.

L'histoire obtient un regain d'énergie à la toute fin, lorsque Bruno rencontre celui à qui il compte soutirer l'emploi tant désiré. Cet ingénieur à moitié alcoolique, en poste chez Arcadia, est joué par le Belge Olivier Gourmet, brillant et naturel comme toujours. Une longue scène à la maison de ce dernier, en pleine nuit, autour d'un verre, est bien orchestrée. Le duo d'acteurs trouve le ton juste et réussit à créer un beau moment de cinéma.

Rarement aura-t-on vu une adaptation coller si bien à l'esprit et à la forme de l'œuvre originale. La psychologie des personnages, étoffée dans le roman, est rendue à merveille dans le film; on sent bien le désespoir et l'irritation découlant d'une période de chômage prolongée. La relation entre Bruno et sa femme est aussi en observation. En voyant le couple cheminer à travers cette épreuve difficile, on comprend une chose: se replier sur soi pour épargner l'autre de ses soucis ne fait souvent qu'empirer les choses. Le scénario est également fidèle au roman; il opère selon la même mécanique implacable: le plan est annoncé dès l'ouverture, et il est aussitôt mis à exécution.

La caméra ne lâche pas José Garcia d'une semelle, et c'est aussi bien comme ça, puisque l'acteur aborde le rôle avec un abandon remarquable.

La mise en scène, qui est sobre et sans artifice, concentre toute son attention sur l'intrigue liée à la série de meurtres. Les éléments scéniques demeurent simples mais efficaces: un Luger allemand pour commettre les meurtres, un imperméable ringard pour cacher l'arme du crime, une voiture banale pour les déplacements, etc. La voiture deviendra le refuge de Bruno, puisqu'il partira aux quatre coins de l'Europe afin d'accomplir son funeste plan.

La caméra ne lâche pas José Garcia d'une semelle, et c'est aussi bien comme ça, puisque l'acteur aborde le rôle avec un abandon remarquable. L'iris noir de ses yeux distille la folie et l'obsession en un seul regard. Or, l'humour demeure présent dans son jeu. Cet apprenti meurtrier multiplie les maladresses et ça finit par devenir assez drôle. L'humour de Westlake, intégré à l'origine dans le discours du narrateur, est ici transposé dans les comportements de ce dernier.

Le Couperet est l'œuvre d'un vieux routier qui, n'ayant plus rien à prouver (il a mis sa tête sur le billot plus d'une fois...), décide de se faire plaisir en concoctant une comédie noire et grinçante doublée d'un propos social. Il y a quelque chose d'ironique à tout cela. Le roman de Westlake racontait une histoire spécifiquement américaine. Cette histoire, une fois transposée dans le contexte européen, arrive à cerner le malaise français au sujet de l'emploi. Voilà un pied de nez à cette France que l'on qualifie si facilement de « sociale » et de « solidaire ».

■ Belgique / France / Espagne 2005, 122 minutes — **Réal.**: Costa-Gavras — **Scén.**: Costa-Gavras, d'après le roman de Donald E. Westlake — **Images**: Patrick Blossier — **Mont.**: Yannick Kergoat — **Mus.**: Armand Amar — **Dir. art.**: Igor Gabriel — **Cost.**: Laurence Maréchal — **Int.**: José Garcia (Bruno Davert), Karin Viard (Marlène Davert), Geordy Monfils (Maxime Davert), Christa Theret (Betty Davert), Ulrich Tukur (Gérard Hutchinson), Olivier Gourmet (Raymond Machefer), Yvon Back (Etienne Barnet), Thierry Hancisse (Inspecteur Kesler), Olga Grumberg (Iris Thompson), Yolande Moreau (Préposée poste), Dieudonné Kabongo (Quinlan Longus), Jean-Pierre Gos (Garagiste), Vanessa Larré (Prédatrice), Serge Larivière (Inspecteur Police) — **Prod.**: Michèle Ray-Gavras — **Dist.**: Christal.